

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :  
V : Pippo invite ses amis

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1945, tome 43, p. 79-82

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## Pippo invite ses amis

Vendredi, 2 janvier.

D'après ce que maman a raconté à table aujourd'hui, il y aura grande réception chez nous mercredi prochain, à cinq heures du soir. C'est pour fêter tante Palmyre, qui vient d'arriver d'Amérique. On se réglera de pâtisseries, de petits pains, de vin doux et de thé.

A l'école, quand j'ai annoncé cette nouvelle à Bicchi, à Righetti et à mes autres camarades, mon succès a été magnifique. Ils m'ont tous sauté dessus en criant : « Ça, c'est chic ! Tu nous invites, hein ? » Devant une pareille preuve d'amitié, je ne me suis pas senti le courage de dire non. Je les ai tous invités pour ne faire de tort à personne.

Samedi, 3 janvier.

Toute la matinée, Bicchi et Righetti n'ont fait que me demander ce qu'il y aura de bon à manger et à boire mercredi. Je les ai contentés en inventant un tas d'histoires appétissantes.

De retour à la maison, j'ai trouvé maman en train de préparer la fête : elle courait de tous les côtés sans jamais s'arrêter. J'aurais voulu lui dire qu'à cette réception il y aurait aussi mes vingt-deux condisciples ; mais, chaque fois que j'essayais de lui parler, elle me répondait : « Je n'ai pas le temps. » Attendons un moment plus favorable.

Samedi, 3 janvier (soir).

Tout de suite après le souper, j'ai ouvert la bouche pour parler. Je voulais raconter à maman cette affaire d'invitations, mais papa m'a interrompu pour demander lui-même qui il fallait inviter à la fête. « Personne ! » répondit maman. « Ce sera une soirée entre amies, et il n'y faut ni hommes, ni gosses, ne serait-ce que par économie. Si l'on se met à inviter tout le monde, ça nous coûtera trop cher. »

Papa, comme d'habitude, lui a donné raison, et moi, j'ai dû rentrer mon discours : je n'avais plus le courage de dire un mot. Je ne sais pas trop comment m'arranger avec mes amis, maintenant ; si je reviens en arrière après tout ce que je leur ai promis, ça fera mauvaise impression. »

Dimanche, 4 janvier.

Les préparatifs de cette maudite fête me donnent terriblement sur les nerfs. Quand j'entends dire qu'il y aura aussi du sabayon, de la crème Chantilly, des fondants au kirsch et des tartines au miel, je meurs de rage. Quelle injustice, tout de même ! Les amies de maman, parce qu'elles sont femmes, mangeront toutes ces bonnes choses, et moi, mes camarades et papa, uniquement parce que nous sommes des hommes, nous devons nous contenter de regarder en l'air en sifflant l'Aïda. Motif : l'économie !... Impossible de tolérer une injustice pareille !

Lundi, 5 janvier.

Ce matin, à mon arrivée à l'école, les copains m'ont pris d'assaut. Ils me caressaient, m'applaudissaient, tapotaient mon paletot pour en secouer la poussière et me faisaient mille compliments. Ils m'ont harcelé de questions sur la réception de mercredi, et, de temps en temps, ils se léchaient les lèvres.

J'aurais voulu leur avouer l'amère vérité, mais mon cœur saignait à la pensée de troubler leur bonheur.

Maman a écrit vingt lettres d'invitation qu'elle a enfilées dans vingt enveloppes à l'adresse de ses amies ; elle a collé les timbres, puis m'a remis le tout en me disant : « Pippo ! fais bien attention ! Lorsque tu sortiras pour aller à l'école, mets ces invitations dans la boîte aux lettres. Mais, je t'en supplie, n'oublie pas ; si on les envoie demain, elles arriveront trop tard. »

Ces paroles ont été pour moi une révélation. J'ai mis les lettres en poche et je suis sorti.

Arrivé devant la boîte, je me suis arrêté, indécis. Pendant plus de dix minutes, je suis resté là-devant à me demander : « Je les mets, oui ou non ? » Finalement, comme je ne réussissais pas à me décider, j'ai continué mon chemin, avec les invitations en poche.

A l'école, j'ai réuni tous mes camarades derrière le tableau noir pour leur dire : « C'est entendu : mercredi, à cinq heures, vous vous trouverez tous au coin de notre maison. Ne montez pas, mais attendez que je vous appelle. »

Désormais, la chose est décidée et je ne puis revenir en arrière. Je ressemble un peu à Jules César, quand il a lancé un sort dans le Rubicon et qu'il a prononcé les fameuses paroles : « Le sort est un aléa ! » ce qui signifie en français : « Si ça va, ça va, et si ça ne va pas, tant pis ! »

Lundi, 5 janvier (nuit).

Je ne peux pas fermer l'œil. Hier soir, à peine étais-je arrivé à la maison, maman m'a demandé si j'avais bien mis les lettres dans la fente de la boîte. J'ai répondu que oui.. C'est vrai que la poche a une fente et que c'est une

espèce de boîte en étoffe ; mais c'est vrai aussi que j'ai dit un mensonge. Un de ces mensonges qui vous empêchent de dormir.

J'ai mal fait, mais je me console en pensant que je ne suis pas un menteur ordinaire : j'ai menti, mais c'était pour défendre les droits de l'homme et protester contre l'égoïsme des femmes qui font la fête toutes seules.

Mardi, 6 janvier.

Les invitations sont toujours dans ma poche. De temps en temps, poussé par le remords, je sors pour les expédier, mais ensuite je change d'idée et je finis par revenir à la maison avec les lettres.

Maman n'a pas même le temps de se rappeler que j'existe, parce qu'elle est en train de préparer certaines tartines diablement appétissantes et une de ces tourtes « Marguerite » dont elle a le secret ; si on ne la laisse pas brûler comme d'habitude, ce sera une merveille.

Mercredi, 7 janvier, 13 heures.

Le grand jour est arrivé. La maison est sens dessus dessous. A chaque instant on sonne à la porte : des paquets de toute dimension, des fleurs, des bouteilles de vin doux s'amoncellent dans le vestibule. Les parquets sont si bien cirés qu'il est presque impossible de s'y tenir debout si l'on n'a pas, comme moi, une grande habitude du patin...

Maintenant, je puis, sans aucune crainte, mettre les invitations à la poste ; elles arriveront certainement trop tard. Je cours les porter à la boîte : elles finiraient par se défraîchir si je les gardais plus longtemps en poche.

Mercredi, 7 janvier, 17 heures.

Mes camarades sont réunis au coin de la maison et attendent un signe de moi. Aucun ne manque.

Ici aussi, tout est prêt. Il ne manque que les invitées.

Mon plan est génial, quoique très simple. Comme personne ne viendra, il faudra bien utiliser toute cette marchandise ; alors, nous nous offrirons pour la manger, afin qu'elle ne se gâte pas.

19 heures.

Maman est horriblement nerveuse et ne cesse de dire qu'elle ne s'attendait pas à un pareil affront de la part de ses amies. Elle est surtout furibonde contre tante Palmyre : celle-là au moins, en l'honneur de qui se fait cette réception, aurait dû y être !

Plusieurs fois, j'ai tenté de me rapprocher de maman et de la consoler un peu, mais il n'y avait pas moyen, elle était tout à fait hors des gonds.

Le pire de tout, c'est que mes vingt-deux copains de classe commencent à s'énerver eux aussi ; d'ici, on les entend siffler.

D'un côté, je les comprends : ce n'est pas très amusant d'attendre deux heures sur la rue, à cette saison.

21 heures.

Lorsque maman a constaté qu'aucune des invitées ne se décidait à venir, elle a fini par perdre patience et s'est écriée : « Tant pis pour les absents ! Nous mangerons tout nous-mêmes. » Moi qui n'attendais que ça, je lui ai dit tout de suite : « Quelle coïncidence ! Il y a justement dans la rue quelques-uns de mes condisciples. On pourrait peut-être les appeler ; qu'en dis-tu ? » Maman m'a regardé avec un certain étonnement puis elle a déclaré : « Fais-les monter. » Je me suis précipité à la fenêtre pour crier aux copains de venir.

Ces pauvres malheureux, à moitié morts de faim et de froid, se sont lancés dans les escaliers comme des fous, en faisant un chahut infernal. A la vue de cette invasion, maman a paru encore plus étonnée, mais elle n'a rien dit.

Sans attendre qu'on le leur dise, mes invités se sont jetés sur les tables comme des ours et ont engouffré un nombre incalculable de petits gâteaux.

Mais, tout à coup, la sonnerie retentit : c'est la tante Palmyre, qui ignore toute l'affaire, et qui vient rendre visite à maman.

En moins d'une minute, cette réception que j'avais organisée avec tant de peine tourne au désastre. Mes camarades, la bouche encore pleine de tartines et de tourte, sont ignominieusement chassés.

Tante Palmyre a fait une scène de tous les diables, maman a pleuré, et moi j'ai fini la journée dans le réduit à charbon. C'est là que, à la faible lumière d'une « cinq bougies », j'écris ces quelques lignes, la mort dans l'âme et l'estomac vide. Hé ! oui : pour laisser le champ libre à mes copains, j'étais allé jusqu'à oublier de manger ma part

Je jure que la prochaine fois, au lieu d'inviter les autres, je mangerai tout moi-même, quitte à attraper une indigestion. C'est quand même un peu fort d'être puni parce qu'on a voulu faire du bien à son prochain.

Antonio RUBINO (Trad. J. C.)

Au prochain numéro :

« **Scolaire** » S. A.